

AGBESHIE Kéklényé

Yves MARGUERAT

Directrice de la Division
Protection et Promotion de la Jeunesse
(Ministère de la Santé Publique,
des Affaires Sociales
et de la Condition Féminine).
Lomé

Chercheur au Centre ORSTOM
de Lomé,
Secrétaire général de
l'Association Pour la Promotion
de l'Enfance à Lomé (APPEL)

TEXTE PROVISOIRE

VIVRE ET SURVIVRE
DANS LA RUE A LOME (TOGO)

Cinq biographies caractéristiques

(novembre 1985)

Les auteurs de cet article -l'une responsable d'un service opérationnel des Affaires sociales, l'autre chercheur en sciences humaines travaillant sur la ville de Lomé et animateur d'une association privée d'aide à l'enfance marginale- ont entrepris de collecter des biographies d'enfants des rues, afin d'essayer de comprendre de l'intérieur pourquoi l'on peut ainsi quitter sa famille et comment l'on se débrouille pour survivre tout seul dans la rue. Les jeunes qui ont été interrogés nous sont connus de longue date, avec une relation fortement affective. C'est là une garantie de sincérité dans leurs réponses, même si, souvent, leur sens de la chronologie est très approximatif. Nous avons retenu ici cinq itinéraires qui nous paraissent significatifs de ce que vivent les enfants de la rue (1) à Lomé.

15.09.87

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 24042 M

Cote B 16

(1) L'expression "Enfants (et jeunes) de la rue", lancée par le programme spécial inter-ONG qu'anime le BICE et popularisée en Afrique francophone par le forum de Grand-Bassam (mars 1985), a l'avantage d'être uniquement descriptive, topographique, et d'éviter les relents péjoratifs de termes comme "marginiaux" ou "délinquants juvéniles".

B 24042

P. est un adolescent dégingandé et nonchalant, souriant, en général facile, mais à la fois très instable et passablement têtue. Il est typique de la principale cause de la fuite des enfants : le conflit avec le nouveau conjoint du parent qui le garde (en général la "marâtre", ici les femmes du beau-père).

"Je suis né à Lomé vers 1970 (je n'ai pas de papiers d'état civil). Mon père est originaire d'un village de la Région des Plateaux. Il était venu à Lomé chercher du travail, et n'en a pas trouvé : au bout d'un an, il est reparti au village, où il a retrouvé sa première femme, une paysanne, à ce que je crois. À Lomé, il avait épousé ma mère, une petite commerçante, et m'a abandonné avec elle à son départ. Ma mère s'est remariée plus tard avec un Béninois, contre-maitre au port de Lomé, qui avait déjà cinq autres épouses (il a fait encore cinq enfants à ma mère).

J'avais alors 8 ou 9 ans, quand, ma mère et moi, nous sommes allés vivre dans la grande maison du Béninois, avec ses femmes et ses autres enfants. Ceux-ci, plus âgés que moi, m'insultaient et me maltraitaient, en me disant que je n'avais qu'à retourner chez mon père. Ma mère, dernière des épouses, ne pouvait rien dire.

Au bout de deux mois, j'ai fui : je suis allé garder les voitures Rue du Commerce. En un mois, j'ai mis de côté 6.000 F.CFA pour aller rejoindre mon père au village, mais celui-ci était parti on ne sait où. Je suis revenu à Lomé. Je n'ai pas voulu aller chez l'oncle que j'y ai, car c'est un féticheur et j'ai peur de ses gris-gris.

Je suis donc retourné vivre dans la Rue du Commerce, au début devant l'agence de la compagnie aérienne UTA, puis surtout devant le cinéma Opéra. Le soir j'allais devant la boîte de nuit l'Abreuvoir. En gardant les voitures, on peut gagner pas mal : jusqu'à 5 ou 6.000 F par jour (mais les grands, les vrais voyous, nous en prennent souvent une grande partie). Or, gagne évidemment bien plus en volant, en ouvrant la vitre des voitures avec un tournevis. C'est une technique que j'ai apprise en prison, après une rafle. Là, les vrais voleurs nous apprennent leurs trucs pour que, en échange, nous leur apportions à manger quand nous serons ressortis.

Mon plus gros coup ? Deux millions de F.CFA. (1), avec un copain, dans la voiture d'un Blanc. Mais le gardien de l'Abreuvoir nous a dénoncés ; nous sommes restés deux mois au commissariat. Le Blanc, qui avait pu récupérer 1.600.000 F, a fini par retirer sa plainte. Le reste, nous avons réussi à le cacher. Nous nous le sommes partagé à notre libération. J'ai donné mes 200.000 F à ma mère (qui n'a pas posé de question). Avec ça, elle a pu se monter un commerce de maïs. Elle m'a préparé à manger midi et soir, mais j'ai préféré rester dans la rue avec mes copains".

*

* *

n° 2

C. est un garçon doux et facile, mais fuyant, qui a côtoyé le danger dans en être vraiment perturbé, hormis une assez durable instabilité (il a changé cinq fois d'atelier avant d'en trouver un à sa convenance). Bon exemple de la crise de la famille en milieu urbain, dans le cas de familles anciennement urbanisées.

"Je suis né le 15 novembre 1966, à Kpalimé (2), dans la famille de ma mère. Mon père -neveu d'un ancien ministre de l'époque de l'Indépendance- y était professeur. Je crois que ma mère était l'une de ses élèves. Mon père est finalement parti en France, après avoir fait ici sept enfants à sept mères différentes. (je suis le troisième). Je n'en ai plus aucune nouvelle.

Mon père m'a confié à son oncle, l'ancien ministre, à Lomé, où je suis resté jusqu'à l'âge de 9 ans. Je me suis enfui, car on me frappait, surtout quand je revenais après avoir été jouer avec mes copains du quartier ; on ne s'occupait pas vraiment de moi.

Je suis allé chez ma mère, mariée dans un autre quartier, mais elle n'avait pas d'argent pour me faire continuer l'école et son mari est méchant. A onze ans, je me suis enfui à nouveau. Je vivais Rue du Commerce le jour. Le soir, je dormais chez une dame

(1) 100 F.CFA = 2 FF.

(2) Ville importante à 100 km au nord-Ouest de Lomé.

qui vendait des plats préparés au Grand marché : elle hébergeait plusieurs enfants comme moi, qui l'aidaient à faire la vaisselle, à tuer et préparer les cochons... La plupart sont devenus de vrais voyous, des voleurs professionnels (à Lomé ou bien à Accra ou à Lagos). Pour que les enfants ne tournent pas mal, il faut les garder avec soi, bien les conseiller, mais aussi leur laisser de la liberté. C'est ce que je ferai avec mes enfants".

*

* *

n° 3

A. est un garçon trapu, costaud, parlant peu (en mauvais français) mais à la physionomie expressive, avec toutes les mimiques de la colère à la joie spontanée, en passant par la bouderie ou la tendresse. Une enfance très ballotée, mais une ferme volonté d'arriver dans la vie, malgré les à-coups.

"J'ai 16 ans ; du moins je le pense, car j'ignore ma date de naissance. Mon père est ouvrier à l'usine textile de Dadjia (1) depuis longtemps ; il a eu successivement quatre femmes (ma mère ayant été la première). Je suis né à Aného (2) dans la famille de mon père. Mes parents se sont séparés quand j'ai 10 ou 11 ans. Je suis resté chez ma grand'mère paternelle, qui m'a fait commencer l'école (CP1 et CP2).

Puis mon père a demandé que je le rejoigne. J'ai fait là-bas le CE1 et commencé le CE2, mais il ne me nourrissait pas et l'on vivait trop à l'étroit : mon père et sa troisième femme dans une pièce, leur enfant, la bonne et moi dans l'autre.

Je me suis donc enfui : j'ai pris le train (sans payer) pour retourner chez ma grand'mère. A Lomé, j'ai eu honte et je n'ai pas osé continuer jusqu'à Aného. Je suis resté trois mois au Grand

(1) A 150 km au nord de Lomé ; elle tourne au ralenti depuis 1981 et n'assure plus que des salaires fortement réduits.

(2) A 50 km à l'est de Lomé. Vieille ville d'où est originaire une partie de la bourgeoisie togolaise.

marché, où je gagnais un peu d'argent en balayant ou en aidant les vendeuses à ranger. Je dormais à côté d'une boutique, près de "Kakadou" (1).

Une femme de ma famille, commerçante au Grand marché, m'a retrouvé et ramené chez ma grand'mère, à Aného. Celle-ci m'a mis en apprentissage, comme je le voulais, chez un mécanicien. Mais elle n'avait pas d'argent pour payer le contrat (2) : on m'a mis à la porte.

Je suis retourné à Lomé, cette fois Rue du Commerce, à garder les voitures (j'y gagnais 200 à 300 F par jour). En 1984, on m'a ramené chez ma grand'mère et remis en apprentissage. J'étais content. Mais le patron du garage est mort, et ma grand'mère me trouvait trop indiscipliné, un mauvais exemple pour les autres enfants de la maison. Je suis revenu à Lomé, pour habiter avec ma mère ; mais celle-ci n'a pour chambre que la pièce où sa soeur, couturière, range ses machines. Je ne voulais pas rester là : je suis retourné à la rue".

*

* * *

n° 4

E. est un solide gaillard, extrêmement taciturne et même bloqué : il ne parle presque que par monosyllabes et grognements. Il est vrai que la vie ne l'a pas gâté. Il n'est pas spontanément bagarreur, mais capable de colères froides redoutables, et de l'obstination la plus bornée. Un caractère peu facile à manoeuvrer, mais non sans qualités de cœur.

"Je suis né le 21 mars 1967, à Lomé. Mon père est maçon dans la banlieue. Ma mère, originaire d'Aflao (3), était la deuxième des trois femmes qu'il a eues successivement. Mes parents se sont

(1) Boîte de nuit pour une clientèle très populaire, dans le quartier d'Amoutivé. S'y rencontrent pas mal de marginalités (fugueurs, drogue, prostitution...)

(2) Au Togo et dans les pays voisins, l'apprentissage est payant, selon une somme que fixe le "contrat".

(3) Ville frontalière ghanéenne, qu'une simple rue sépare de Lomé.

séparés quand j'étais tout petit ; j'ignore pourquoi. Je suis resté avec ma mère, avec les trois autres enfants qu'elle avait eus de mon père et le fils qu'elle a eu de son premier mari (décédé ; c'était d'ailleurs un oncle de mon père).

Je suis allé à l'école du quartier, à Bè (1), jusqu'au CM2. Mon demi-frère était parti au Gabon. Quand il est revenu, il a fait venir un féticheur à la maison. Celui-ci a affirmé que ma mère était une sorcière, et mon demi-frère nous a tous chassés. Ma mère s'est réfugiée chez sa soeur, à Aflao, mais elle est malade et n'a pour vivre que ce que celle-ci lui donne. Mon frère aîné est mort ; ma soeur aînée est mariée ; ma soeur cadette (13 ans) vend des oranges au Grand marché. Je n'ai pas revu mon père depuis trois ans ; il vit tout seul : il est trop méchant, surtout quand il a bu.

Moi, je suis donc parti dans la rue (c'était en 1982). Les autres m'ont expliqué comment se débrouiller. En gardant les voitures, je gagnais de 500 à 2.000 F par jour. J'ai aussi essayé de vendre des masques aux touristes, avec un marchand ambulant sénégalais de la Rue du Commerce, mais ça n'a pas marché. Je dormais dans les hangars d'une compagnie commerciale (2). J'étais trop costaud pour que les grands essaient de me prendre mon argent. J'en donnais à ma maman, et aussi aux plus petits".

*
* *

n° 5

S., le plus âgé de notre échantillon, est une forte personnalité, à l'histoire mouvementée, dont le moteur a été l'abandon paternel, d'où des réactions très violentes, mais un certain sens des responsabilités.

"Je suis né le 20 novembre 1957 à Tamalé, dans le nord du Ghana. Mon père (né en 1913), originaire d'Aného, était parti très jeune au Ghana, comme soldat, puis comme technicien de la radio d'Accra. Il

(1) Quartier populaire, à l'est de la ville. Réputé pour ses cultes animistes.

(2) Installée entre la Rue du Commerce et la mer.

est revenu à Lomé en 1976, mais sa retraite en monnaie ghanéenne ne vaut plus rien et il s'est retrouvé pratiquement sans ressources.

Il avait épousé en premières noces ma mère, une fille d'un puissant chef du Nord du Ghana, elle-même membre des forces armées ghanéennes (encore aujourd'hui), puis, une fois à Accra, une Togolaise dont il a eu quatre enfants (elle s'est séparée de lui deux ans après leur retour à Lomé ; elle est remariée, avec quatre autres enfants, les premiers étant abandonnés à leur père, qui ne s'en occupe guère).

J'ai vécu à Tamalé, où mes parents étaient en garnison, jusqu'à l'âge de 14 ans, et j'y ai suivi une scolarité primaire normale (en anglais). En 1971, j'ai suivi mon père à Accra, mais je me suis mal entendu avec sa nouvelle femme, qui ne m'aimait pas. Au bout d'un an, mon père m'a mis en pension chez un de ses amis, dans une petite ville près d'Accra, où j'allais au collège. Mais en 1976, mon père, de retour à Lomé, a cessé d'envoyer ma pension : mon tuteur m'a renvoyé au Togo.

Mon père a refusé de payer le collège technique ghanéen où je pouvais entrer. Ma marâtre ne me nourrissait pas. J'ai donc commencé à aller gagner ma vie dans la rue, d'abord en vendant des billets de loterie, puis en citant les chaussures le jour et en gardant les voitures le soir. Les policiers nous tracassaient trop : j'ai laissé tomber citage et loterie. Je suis devenu surtout voleur, toujours en solitaire ; je volais uniquement de l'argent dans les voitures, dont je suis habile à ouvrir les portières.

Une fois, j'ai pris 7.500.000 F.CFA à des trafiquants nigériens ; mais ils m'ont rattrapé et m'ont conduit à la Brigade pour mineurs (puis ils se sont enfuis, car ils n'avaient pas la conscience tranquille...). Je suis resté en prison d'avril 1978 à février 1979. Libéré, je suis retourné à la maison, mais mon père ne me donnait toujours rien, et j'ai cherché en vain un travail. Je me suis fait reprendre en avril 1979 comme complice dans une autre histoire de vol, et j'ai passé encore dix mois à la Brigade.

J'ai alors commencé un apprentissage de mécanique, mais j'ai été renvoyé début 1981, faute de pouvoir payer le contrat. J'ai été six mois portier d'une boîte de nuit, mais j'ai été licencié quand

elle a changé de patron : c'était de nouveau la rue, mais je suis bien décidé à ne plus jamais voler.

J'ai eu un bébé en 1978. Sa mère est avec la mienne, à Tamalé : je la ferai venir quand j'aurai un emploi avec un bon salaire. L'enfant a été élevé ici, par une vieille de la famille, avec l'argent que je peux économiser. Quand je pourrai réunir ma famille, nous aurons quatre enfants, mais pas plus, et je m'en occuperai. Pas comme mon père".

*

*

*

On le voit, ces jeunes de la rue, ces cinq-là comme ceux que nous connaissons par ailleurs, sont systématiquement issus d'un foyer désuni (si tant est qu'il ait vraiment existé). A la séparation de leurs parents, ils ont suivi l'un d'eux et se sont heurtés à l'hostilité du nouveau conjoint et des siens ; ou bien ils ont été ballottés entre d'autres adultes (grands parents, oncles ou tantes...). Ce sont en général des citadins (ceux qui sont nés dans les campagnes ont, en ce cas, suivi très jeunes un parent qui a migré vers la capitale), souvent apparentés aux plus vieilles familles de Lomé : l'ancienneté de l'urbanisation sur la côte togolaise (un siècle ou plus) est probablement un facteur important dans l'affaiblissement des liens familiaux (1).

Vivre dans la rue en permanence, cela veut dire essentiellement garder les voitures : il s'agit là autant d'un mode de vie que d'un gagne-pain. Ceux qui exercent les "petits métiers de la rue" (cireurs, vendeurs à la sauvette...) ne sont en général pas en rupture avec leurs familles : ils y retournent le soir et ce qu'ils gagnent participe, au moins indirectement, au revenu familial. Ceux qui sont vraiment en rupture, pour qui la rue est un refuge, peuvent gagner de quoi survivre en allant aider au Grand marché ou à la gare routière ; mais les gains sont faibles et aléatoires. Garder les voitures peut -quand on sait s'y prendre- rapporter assez gros (surtout si, de plus,

(1) Un autre facteur qui n'apparaît pas ici : les enfants issus d'un mariage (ou d'un collage) inter-ethnique, particulièrement fragile.

on sait voler ; mais le cas n'est pas si fréquent), tout en préservant une totale liberté : on mange, on s'habille, on va au cinéma ou à la plage comme on veut et quand on veut... Le seul point noir est le racket par les plus grands, les authentiques truands (dont certains sont d'anciens jeunes de la rue), qui les volent et les battent à merci, sans même leur offrir de protection en échange.

Il n'est pas étonnant que ces gamins présentent de forts troubles du caractère : ils sont violents, agressifs, instables... C'est l'effet d'une enfance gâchée par la carence de l'amour familial, à quoi se superposent les habitudes et les traumatismes de la vie de la rue, où il n'y a même pas la relative protection de la bande : c'est chacun pour soi.

Malgré cela -ou grâce à cela- leur resocialisation est assez facile, à partir du moment où l'on s'intéresse à eux. Leur immense besoin affectif d'enfants mal aimés et leur désir de redevenir des enfants comme les autres, qui vont à l'école, qui apprennent un métier, font que dès qu'on leur tend la main, dès qu'on leur offre leur chance, ils savent la saisir.

Au moment où s'interrompent ces biographies, chacun de ces jeunes a été "récupéré". Certes, de petits dérapages sont toujours possibles, mais ils ont maintenant tous repris une vie normale.

P. est apprenti menuisier, chez un vieux patron qui le traite comme son fils ; C. apprend la vannerie (il ne comprenait vraiment rien à l'électricité) ; A. est tout heureux de faire de la mécanique dans un bon garage ; E. est apprenti soudeur ; S. a fini sa formation de frigoriste (1), mais, avec la conjoncture économique actuelle, il a beaucoup de peine à trouver du travail ; il ne perd pas pour autant le moral : tôt ou tard, il gagnera sa vie et pourra s'occuper de ses enfants. Pas comme son père...

(1) Réparation des réfrigérateurs et des climatiseurs.